

ENTRETIEN AVEC ALAA EL-ASWANY

par Thierry Fabre et Driss Ksikes

Thierry Fabre : Dans le premier numéro de la *Pensée de midi* que je dirigeais, nous avons fait un article spécial sur l'Égypte, dans lequel figurait la première traduction de *L'Immeuble Yacoubian*, que j'ai eu la chance de publier ensuite aux éditions Actes Sud. Ce livre a eu un destin mondial et, à Arles et à Marseille, nous avons eu une très belle rencontre avec Alaa EL-ASWANY. Quelque part, cette rencontre d'aujourd'hui est une preuve de fidélité car, comme le disait ce matin Olivier MONGIN, qu'est-ce qu'une ville sans imaginaire ? L'imaginaire, c'est ce qui lui donne corps, forme et sens, en l'occurrence des écrivains, et en particulier Alaa EL-ASWANY pour le lien qui existe entre lui et le Caire. Nous pourrions commencer à retisser ce lien par la mise en récit, non pas de toute l'Égypte, mais de l'Égypte contemporaine. *L'Immeuble Yacoubian* raconte les contradictions de l'époque d'Hosni MOUBARAK, et, sans tout dévoiler, je sais que vous êtes plongé dans la rédaction des secousses de l'Égypte contemporaine. À cet égard, pourriez-vous nous dire quelques mots sur ce que vous écrivez de ce visage d'avenir qui se dessine actuellement en Égypte ?

Alaa El-Aswany : Ce qui compte pour moi, c'est d'être capable d'écrire un *roman vivant*. Lorsque je commence un roman, je n'ai pas nécessairement d'idées toutes faites. J'essaye de sentir le roman, j'essaye de créer mes personnages et, à un moment donné, je sens que mes personnages commencent à exister et resteront toujours irréductibles. Mais c'est au moment où je sens que je suis entouré par mes personnages, que je sais que j'ai un roman dans les mains, et ce n'est ici qu'une question d'expérience, de travail et de temps. Cela ne veut certes pas dire qu'il n'y a pas d'idées, mais les idées que vous allez peut-être sentir ou comprendre, vous allez les comprendre à travers les personnages, mais jamais de manière séparée. Il y a une phrase que j'aime beaucoup, du fondateur de ma maison d'édition italienne, qui s'appelle Giangiacomo FELTRINELLI : « Pour moi, il n'y a que deux genres de romans, des romans morts et des romans vivants. Et mon

métier consiste à publier des romans vivants ». Je ne trouve pas cette phrase seulement jolie, mais également vraie. Si, dans un roman, vous présentez les idées à travers les personnages, vous aurez dans les mains un roman mort. Ce qui compte, c'est le *roman vivant* ! Je peux même affirmer, selon mon expérience, que je ne contrôle mes personnages que pendant un tiers du roman ; après, ils commencent à m'échapper. Dès lors, je ne peux plus les contrôler parce qu'ils commencent à décider par eux-mêmes. Si vous avez lu *L'Immeuble Yacoubian* par exemple... Il y a un vieux monsieur qui est tombé amoureux d'une jeune Égyptienne, et les deux ont été arrêtés et humiliés par la police égyptienne. À la fin du chapitre, le vieil homme dit à la femme qu'ils doivent oublier. Et la femme de répondre qu'elle n'a jamais eu de chance dans la vie. J'avais alors fini l'écriture et j'étais vraiment très touché de sa malchance dans la vie.

J'écris très tôt le matin et j'ai passé toute la journée avec le sentiment qu'elle était véritablement malheureuse. Le lendemain, je me suis réveillé tôt et je me suis rendu compte que, pendant la nuit, ils s'étaient mariés ! J'étais alors très content. Je les ai félicités. Je me souviens que je suis sorti de mon bureau et, alors que j'étais en train de sourire, ma femme, qui était là, m'a dit : Qu'est-ce qui se passe ? Et je lui ai répondu : Ils se sont mariés ! C'est vrai qu'à un moment donné, on ne peut plus contrôler les personnages.

Driss Ksikes : Je vous lis avec bonheur et je souhaitais vous poser une question sur la langue. Vous écrivez en arabe, avec une langue de description, la langue intérieure des personnages qui est une langue descriptive. La langue de la réalité est une autre langue, et il me semble qu'il y a une pluralité de langues dans votre écriture. Comment concevez-vous le rapport à la langue, dans la littérature ?

Alaa El-Aswany : J'ai travaillé pour être vraiment capable de présenter des niveaux de langage différents. C'est quelque chose que je trouve nécessaire pour le texte car si, dans le roman, il y a une conversation entre deux personnages qui sont simples, qui ne sont pas éduqués, je ne peux pas utiliser un arabe classique, élégant. J'essaye alors de trouver des niveaux adaptés. Mais, si je vous disais que c'est très facile d'écrire un texte que personne ne comprend... Eh bien, cela, on peut le faire dès l'âge de 15 ans. Et, si l'on est médiocre, si l'on n'est pas doué, cela nous met dans la position du grand maître. Vous pouvez toujours dire aux lecteurs que c'est de votre faute. Je pense que le vrai défi de la littérature, c'est d'être capable d'écrire un texte absolument compréhensible et qui sera compris, mais avec des niveaux de langage différents. Par exemple, les grands maîtres de

la littérature... Si vous lisez *Le Vieil homme et la mer* d'Ernest HEMINGWAY quand vous avez 15 ans, c'est très intéressant parce qu'il y a un poisson et un pêcheur. Et moi qui lis ce texte tous les 5 ou 10 ans, je découvre des choses que je n'avais pas comprises avant, parce que j'étais trop jeune. Pour moi, c'est ça la littérature. J'essaie de m'exprimer de manière à être à la fois simple et profond.

Thierry Fabre : Je souhaiterais revenir sur la dimension profondément égyptienne inscrite dans l'écriture d'Alaa EL-ASWANY. Qu'est-ce qui vous a ouvert à cette dimension méditerranéenne de l'Égypte qui est aujourd'hui ensevelie sous l'islamisme radical, sous le wahhabisme ? Et qu'est-ce qui vous a poussé à écrire le récit de la révolution ?

Alaa El-Aswany : Je commence, si vous le permettez, par la deuxième question. Je vais avoir besoin de temps et de distance pour être capable d'écrire sur la révolution que j'ai vécue. Heureusement, j'ai réussi à trouver la distance que je cherchais. À présent, je travaille sur un roman dans lequel j'essaie de présenter mon expérience de la révolution. Pendant des siècles et des siècles, l'Égypte a été un lieu vraiment cosmopolite, un lieu où tout le monde était très bien accueilli. Personnellement, j'étais au lycée français du Caire, mon père venait d'Assouan, au sud, et ma mère d'Alexandrie, au nord. Pendant les années 50, lorsque l'Égypte comptait entre 9 et 12 millions d'habitants, il y avait 400 000 Grecs, et 200 000 d'entre eux vivaient à Alexandrie. C'était une ouverture totale, animée d'une véritable tolérance. Même au niveau des gens les plus simples et les moins éduqués, il y avait ce sentiment de tolérance. Je pense que l'influence wahhabite a été très importante : c'est elle qui a « fait la promotion » pour une interprétation très agressive, très fermée de l'islam — et Daech n'est que l'application du wahhabisme. Un quart au moins des Égyptiens ont travaillé dans le Golfe ; et, dans le Golfe, il y a des associations wahhabites qui sont plus dangereuses que les Gouvernements, parce que, à un moment donné, les Gouvernements se trouvent limités par les calculs politiques, ce qui n'est pas le cas des associations indépendantes. Elles ont dépensé des millions de dollars pour la promotion du wahhabisme. Pour vous donner un exemple, nous nous sommes débarrassés de la *burka* dès 1899. Malheureusement, l'Égypte contemporaine recule, notamment à cause de la promotion du wahhabisme.

Driss Ksikes : Dans votre littérature, Alaa, il y a un mélange de regards : sur l'humain et en même temps sur la réalité politique. Ce

va-et-vient est permanent, mais la question politique semble très importante. Pour habiter le monde autrement, il est important aujourd'hui de savoir comment sortir des autoritarismes. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet ?

Alaa El-Aswany : Je ne suis pas d'accord pour utiliser le terme de *politique* à propos de l'Égypte et du monde arabe. Car, pour moi, *la politique* est synonyme de démocratie mature et achevée. C'est un terme qui signifie simplement que vous avez des idées à appliquer et que vous essayez, à travers un processus démocratique, d'arriver au pouvoir pour appliquer vos idées. Or ce n'est pas du tout le cas en Égypte ni dans le monde arabe. Nous n'avons pas de politique. Nous avons le dictateur et nous avons toujours des « pièces de théâtre ». Tous les dictateurs qui ont été au pouvoir en Égypte ont gagné des référendums entre parenthèses, avec un pourcentage qui se situait entre 98 % et 99,7 %... C'est du théâtre car tout le monde sait pertinemment que ce n'est pas vrai. Personnellement, je pense qu'il n'y a pas de politique dans le monde arabe mais qu'il y a tout de même un combat pour la liberté. Et c'est justement cela qui compte ! Et moi, le jour où il y aura une démocratie en Égypte, la politique ne m'intéressera pas du tout. Mais je dois participer à un combat pour essayer de libérer mon pays et mon peuple de la dictature. Je pense qu'il s'agit d'un combat essentiel et c'est pour cela que, lorsque j'essaye de dessiner un personnage qui vit dans une dictature, je ne peux pas oublier l'influence de la dictature sur la personne, parce qu'une femme, ou un homme, ou une histoire d'amour, ou quelqu'un qui est jaloux, ou un bon élève, ou n'importe qui dans une dictature va se comporter d'une manière très différente que dans une démocratie.